

que pourraient lui offrir avec raison de plus vieilles sociétés. Sans parler de leurs séances particulières qui, pour se faire devant un petit nombre d'auditeurs, n'en sont pas moins aimables, au dire de ceux qui ont l'avantage d'y assister, M. M. les Petits en sont rendus à leur troisième séance solennelle; et la dernière, celle de dimanche, plus publique que les deux autres, est aussi sans contredit celle où ils se sont le plus distingués.

La Petite-Salle présentait ce soir-là un coup-d'œil ravissant: M. M. les Petits y avaient étalé un luxe de décorations vraiment inouï et dont tous les yeux ont été agréablement surpris; mais ce qui en rehaussait surtout l'éclat, c'était un nombreux et respectable auditoire, composé des membres du clergé et des plus honorables citoyens de cette ville. Grâce à l'obligeance bien connue et à la délicate générosité de M. M. Dessane et Paré, une musique digne de ces deux artistes est venue ajouter un charme nouveau à cette séance déjà charmante sous tant de rapports. Des duos exécutés par ces deux Messieurs sur le piano et sur le violon et surtout le "Drapeau de Carillon," chanté par M. Paré avec accompagnement sur le piano par M. Dessane, n'ont pas moins contribué que tout le reste à rendre cette soirée délicieuse.

Le programme était riche et il a été richement rempli. Qui de nous, dans cette plaisante scène "chacun son métier," n'a ri de bon cœur avec ce moqueur de Jean-Marie qui se tient les côtes, et pense en mourir de rire lorsqu'il aperçoit ce pauvre Mathurin, tout-à-pic encore gratteur de rue, métamorphosé tout-à-coup en petit Monsieur aux souliers fins, à l'habit serré, et se cassant inutilement la tête pour apprendre son alphabet grec? Qui n'a admiré ce maître d'école donnant à ses élèves une leçon de déclamation, leur recommandant de bien se rappeler ce qu'il leur a dit à la dernière classe, grondant celui-ci, menaçant celui-là, ayant une oreille pour écouter celui qu'il fait déclamer et l'autre pour entendre les badins dont les chuchotements Pétrivent et lui font perdre patience? La fable des Singes, celle de la Cigale et de la Fourmi, la farce de l'Omniibus, tout cela n'était-il pas à ravir?

Que d'admirables beautés dans ce magnifique épisode "Le chef-d'œuvre anonyme"! Ce cri empressé de Rubens: "son nom! son nom!" laissait entrevoir une étincelle de ce feu sublime dont il était lui-même embrasé et révélait déjà le génie dont la Belgique est si jalouse. Mais le plus beau passage de cet admirable morceau, n'était-ce pas celui où l'artiste consacré au Seigneur jette ses pincesaux à la rivière qui baigne les murs du monastère et, appuyé sur la fenêtre de sa cellule, regarde tristement ces flots cruels qui avec les instruments de son art emportent toutes les espérances de l'immortalité qu'il ne tenait qu'à lui d'acquiescer? Dans son genre la "Distribution des prix" n'a pas été moins goûtée. Il fallait voir ce maître d'école passablement content de lui-même et ayant l'air de ne l'être pas moins de ses élèves, chanter avec emphase à chaque prix qu'il distribue:

"Grâce à mes soins, ces enfants
Seront de fameux artistes."

Et à qui les donne-t-il ces prix? Ce n'est pas au mérite, c'est à ceux dont les parents lui ont envoyé les plus gros pains de sucre. Ce brave maître d'école ne se laisse pas décourager par les réponses insignifiantes que lui font ses savants élèves, il trouve même l'occasion de faire à chacun un petit compliment en même temps qu'il lui donne son prix.

La petite scène du "Grondeur" n'a pas manqué non plus de produire son effet. Il n'y avait rien de plus comique que le ton enragé de ce M. Grichard qui ne veut pas que son valet tiende la porte fermée, qui ne veut pas non plus qu'il la laisse ouverte, qui veut qu'elle soit . . . mais enfin comment la voulez-vous? . . . je veux . . . je veux . . . puis M. Grichard éclate en injures, il en a contre tous les valets du monde . . . c'est une race de coquins, de pendards . . . ce sont des gens à faire damner les saints . . . N'est-ce pas là le Grondeur? Nous aurions bien aussi un petit mot à dire sur les trois chansons qui ont charmé nos oreilles, mais . . . O Abrille, que n'es-tu voléuse comme une pie pour dérober à son auteur la chanson de circonstance et la répéter partout?

M. le président de la société, qui avait ouvert la séance par une jolie petite fable "L'aigle et le papillon," la termina par une historiette non moins gentille et tout aussi bien appliquée, à la circonstance. Dans la première, il déplorait le sort de ce pauvre papillon qu'un sot orgueil poussa à suivre l'aigle dans son vol audacieux, mais qui tombe bientôt les ailes à l'envers; tandis que son rival triomphant entend du haut des airs les rires des oiseaux témoins de la lutte. Instruits par cet exemple, disait très-bien M. le président, nous n'essaierons pas de voler comme l'aigle dans les régions supérieures; nous nous contenterons de raser la terre, de peur qu'un orage imprévu ne vienne briser nos ailes fragiles. Dans la seconde, M. le président nous raconte qu'un enfant, se promenant un jour dans un jardin, sous les yeux de ses parents, voulut leur offrir un bouquet. Parmi les fleurs qu'il choisissait il s'en trouvait quelques-unes qui n'étaient guère belles, d'autres dont l'odeur n'était pas agréable; mais il y en avait une charmante et qui répandait les plus suaves parfums: Tenez, dit-il à ses parents, en leur présentant son bouquet, toutes ne sont pas belles, mais celle-là paiera vos hontes. M. M. et chers parents, dit alors M. le président, si dans le bouquet que nous venons de vous offrir, il ne se trouve que des fleurs sauvages ou peu odoriférantes, il en est une du moins qui vous plaira davantage et que nous tenons à vous présenter, c'est celle de la reconnaissance.

Sans doute, cette dernière fleur était bien la plus belle et la plus précieuse; mais les autres n'en étaient pas moins riches et moins agréables, et l'on peut dire sans crainte que le bouquet tout entier était magnifique.

Voici le programme de cette soirée:

Piano-Violon.

Rapport de la dernière Séance. M. J. Jobin.

Discours de M. le Président. M. W. Couture.

Le Papillon. Chanson.

Chacun son métier. Scène comique. Mathurin (M. J. Martin), Jean-Marie (M. C. Lescombe),

M. Arthur (M. M. Chouinard), François (M. A. Proulx).

Une scène de déclamation. Le maître de déclamation (M. A. Gosselin), Ignace Touche-à-tout (M. D. Sheridan), Antoine Fontaine (M. P. Landry), Boniface Hefeu (M. P. Giroux), Ch. Raband (M. J. Bédard), Droguegard (M. A. Mercier).

Les Singes. Fable. M. H. Delagrave.

Scène. L'Omniibus. M. A. Gosselin.

Chanson de circonstance.

La Cigale et la Fourmi. Fable. M. E. Burroughs.

Le Drapeau de Carillon. Chanson.

Le chef-d'œuvre anonyme. M. W. Languedoc.

La distribution des prix. Le maître d'école (M. Burroughs), le petit Hyacinthe (M. Th. Jobin), Mimi Benglant (M. H. Delagrave), Fanfan Troussard (M. N. Mercier), Coco Montouzé (M. Ls. Langis).

Le Grondeur. Scène comique. M. Grichard (M. J. Bédard), Aristote (M. W. Couture), L'olive (M. Th. Jobin).

Le petit oiseau. Chanson.

Discours de M. le Président.

Piano-Violon.

Nota.—M. M. Dessane et Paré ont bien voulu aujourd'hui se faire membres de la société. S. Louis de Gonzague: elle en est mille fois honorée, et ne craint plus de paraître aux yeux du public.

ROME.—Le Prince de Galles a laissé Londres le 11 janvier pour aller à Rome. Il est accompagné de son gouverneur, de deux aides-de-camp et d'un médecin. Il emmène aussi trois voitures avec les serviteurs et les chevaux nécessaires. C'est la première fois depuis Henri VIII que l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre et le futur chef de l'église anglicane visite le centre de la Catholicité.

Le Prince restera, dit-on, cinq mois à Rome pour étudier à fond cette ville que les Anglais visitent tous les ans en grand nombre.

Le Roi de Prusse est dans la ville éternelle depuis quelque temps. La santé de ce prince est meilleure et, à part quelques rares excentricités, il paraît avoir intelligence de ce qu'il fait.

George Hall, Ecr., a été nommé promoteur de Québec durant l'absence de H. L. Langevin, Ecr., qui est allé à Toronto remplir ses fonctions de membre de l'Assemblée Législative.

L'ESCLAVAGE.

Une société d'abolitionnistes à Albany propose de consacrer 875 millions de piastres à l'achat de tous les esclaves des États-Unis, pour leur donner la liberté. Cette somme serait formée par des souscriptions et par la vente de quelques millions d'acres de terres que le Congrès accorderait.

Mr. Seward a présenté au Congrès de nouvelles mesures pour abolir le commerce des esclaves. Il propose 1^o d'autoriser le Président des États-Unis à employer dix nouvelles frégates à vapeur sur les côtes d'Afrique et d'Amérique pour empêcher les vaisseaux négriers de se livrer à leur infâme trafic; 2^o d'élever de \$25 à \$500 la prime accordée pour la capture d'un vaisseau négrier; 3^o de donner \$250 par tête à celui qui fera connaître un esclave importé d'Afrique.

La législature de la Caroline du sud voulant débarrasser cet état d'une foule de nègres libres vient de passer une loi pour leur laisser le choix entre ces trois alternatives, ou de quitter l'état avant deux ans, ou de se mettre volontairement en esclavage sous le maître qui leur plait ou d'être vendus par encan au profit de l'état.